Le phénomène Pitești, son cadre totalitaire et la destruction du lien social

Radu Clit
Membre du Laboratoire de Psychopathologie psychanalytique des atteintes somatiques et identitaires (LASI) - Université Paris X Nanterre

Synergies *Roumanie* n° 3 - 2008 pp. 171-185

Résumé : *La procédure de rééducation qui a eu lieu à la prison de Pitești est inséparable de son contexte très particulier. Le régime mis en place remplit les caractéristiques d'une institution totalitaire : la discontinuité, la fermeture, l'incertitude et la terreur sont présentes dans des proportions extrêmes. De cette façon, il fut possible de modifier à la fois les détenus et leurs relations - un vrai changement du lien social doit être signalé. Les relations traditionnelles, horizontales, basées sur des valeurs communes et de l'affection, ont été transformées dans des relations verticales, qui supposent une hiérarchie rigide et un meneur fort. Le changement est induit notamment par la transformation de la victime en bourreau. Le soubassement psychique de cette opération suppose le renversement du masochisme en violence, avec un important gain de toute-puissance inconsciente pour chaque rééduqué.*

Mots-clés : *cadre totalitaire, haine, institution totalitaire, lien social, masochisme, rééducation, relations interpersonnelles, relations sociales, terreur, toute-puissance, violence*

Abstract : *The process of re-education that took place in the prison of Pitești is inseparable from its very specific context. The system that was set up displays the characteristics of a totalitarian institution: discontinuity, closure, uncertainty, and terror are present in the extreme. This made it possible to "modify" both the inmates and their relationships - effectively altering the social bond. Traditional horizontal relationships, based on common values and affection were transformed into vertical relationships, predicated upon a rigid hierarchy and a strong leader. The most notable mechanism was the transformation of the victim into an executioner. The psychological underpinning of this operation requires the reversal of masochism into violence, with a major gain in unconscious omnipotence for each re-educated inmate.*

Keywords : *totalitarian context, hatred, totalitarian institution, social bonds, masochism, re-education, interpersonal relations, social bonds, terror, omnipotence, violence*

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

Il y a probablement plusieurs voies pour comprendre le communisme roumain et ses conséquences, mais le passage obligatoire est le phénomène Piteşti, qui a eu lieu à partir de la fin des années 40. Il s'agit d'une ville au nord de Bucarest dont la prison avait été utilisée pour la mise au point d'une méthode de rééducation censée transformer les victimes en tortionnaires. En principe, ce phénomène fut unique dans les pays de l'Est, mais on peut lui trouver des précédents en Russie soviétique. Ainsi, Ierunca pense que la torture et l'obsession de l'aveu existaient dans les interrogatoires des procès des années 30. Une autre source serait la pensée du pédagogue Makarenko, « spécialiste de la délinquance juvénile, et partisan d'une rééducation des jeunes détenus par des détenus plus anciens et repentis, mais de la même classe d'âge. »[1]

La question qui se posait à Piteşti était de casser les attitudes anticommunistes majoritaires en Roumanie après l'installation du régime de type soviétique par l'Armée rouge. Dans cette perspective, il faut invoquer le caractère expérimental, car, en fin de compte, la méthode était nouvelle – par la suite elle fut comparée au lavage de cerveau pratiqué en Chine, dans lequel la torture physique avait un rôle réduit[2]. Dans le même sens, l'isolement des intéressés et le secret des procédés mis en œuvre étaient très poussés. La seule voie d'accès vers ce qui s'est passé à Piteşti, ce sont les témoignages après coup. Leur concordance permet de trouver les invariables d'une situation très complexe, sans qu'on ait des informations importantes sur le projet initial de la part des responsables politiques, des organisateurs et des hommes de main sur le terrain.

Les particularités du phénomène Piteşti

Il s'agit d'un dispositif censé modifier la conception de vie des étudiants qui représentaient la Roumanie traditionnelle, pour qu'ils deviennent des suppôts du communisme. Concrètement, ceux qui avaient des positions politiques fortes et fermes étaient arrêtés, internés dans la prison de Piteşti, et soumis à un programme de rééducation, qui combinait torture physique et propagande. La procédure, intitulée « arrachage de masques », était bien complexe, elle consistait en quatre étapes[3] :

1. Se démasquer par rapport à l'extérieur, rendre compte des activités supposées hostiles au régime pendant la période d'avant l'arrestation, et cachées aux enquêteurs de la Securitate[4] (par exemple, des complicités). La torture est déjà supposée pour l'obtention de ce genre d'information.

2. Se démasquer par rapport à l'intérieur, à savoir par rapport à la prison, faire part des informations obtenues de la part des autres détenus, ou de la coopération avec eux, ou dévoiler des accointances avec des geôliers ou un enquêteur.

3. Se démasquer par rapport à soi-même, étaler son intimité – le détenu était contraint à désavouer les relations avec sa famille, dont les composants devaient être accusés de méfaits. Il fallait aussi renier sa foi en Dieu, rejeter toutes les valeurs auxquelles il avait cru, et surtout confesser des faits qui enfreignaient la loi et la morale, des perversions sexuelles, des histoires incestueuses. Le détenu était torturé et pour fabriquer ces récits et parce que, assez souvent, ses bourreaux ne les acceptaient pas comme crédibles.

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

4. Devenir le rééducateur de son meilleur ami, changer la place de victime avec celle de tortionnaire - ce dernier élément, le plus difficile pour les détenus comptait pour un signe de confiance de la part de l'administration. Mais ce point de vue n'était pas partagé par les victimes – pour elles, devenir bourreau était le comble de l'humiliation.

La procédure est inédite notamment par ses deux dernières étapes. L'ensemble ne manque pas de sophistication, et pour fonctionner, un contexte assez particulier est nécessaire. Ce contexte est justement typique du totalitarisme, dans le sens de Hannah Arendt[5].

Une forme extrême de cadre totalitaire

Au niveau macro-social, Hannah Arendt a décrit cinq dimensions d'un régime totalitaire : « l'atomisation de la société, un parti unique, une idéologie qui s'étend à tous les aspects de la vie individuelle et collective, la propagande et la terreur »[6]. Il est plus difficile de pointer toutes ces dimensions au niveau d'une institution, fût-elle la prison de Piteşti de l'époque. Comment comprendre l'atomisation, ou en quoi peut-on parler d'un parti unique dans une prison, même si dans la société ces phénomènes étaient présents ? D'un point de vue méthodologique, on peut faire une distinction entre macro- et micro-social, et chercher d'autres particularités de fonctionnement de la prison en question. D'ailleurs, Hannah Arendt décrit quelques dimensions du totalitarisme intéressantes dans une perspective institutionnelle. Il est question de :

a) la rupture par rapport aux valeurs morales et politiques traditionnelles ;
b) le rôle central des camps de concentration ;
c) l'ubiquité de la police secrète ;
d) la terreur[7].

La rupture par rapport aux valeurs morales et politiques traditionnelles (a) impose une différence radicale avec le passé, ce qui a en plan psychologique un effet traumatique[8]. Mais elle compte également à l'intérieur du régime totalitaire lui-même. Ceci fait que tout projet individuel ou collectif est toujours imprévisible. Le rôle central des camps de concentration (b) est censé prouver que le régime peut tout se permettre, y compris, selon H. Arendt, de changer la nature humaine[9]. Car justement dans les camps, le modèle de personne qui devrait exister dans la société soi-disant libre est créé de façon accélérée – mais ce qui compte c'est la dimension de la clôture. L'ubiquité de la police politique secrète (c) prouve la capacité du pouvoir d'être partout, pour surveiller ses sujets, qui ne sont effectivement libres que dans leur tête. Et là encore, la liberté n'est que relative. Cet élément compte par le système de surveillance généralisé. La terreur (d) reste la composante psychologique la plus importante. Elle se présente comme un état de désarroi qui bloque tout comportement, comme une forme extrême de peur, qui ne permet ni l'attaque ni la fuite[10].

Ces caractéristiques peuvent définir à la fois une institution et une situation. Quand une situation a des constances dans le temps, elle peut être désignée comme cadre. La notion de cadre a une utilisation courante en psychanalyse, où elle désigne les invariants qui permettent qu'un processus psychique ait lieu sur le fond de la

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

relation entre patient et thérapeute. Par extension, toute forme de psychothérapie dispose d'un cadre – il désigne le nombre de séances par semaine, la position divan/fauteuil, le type de communication (verbale/non-verbale) etc. En dehors de la psychothérapie, un cadre peut être le même dans des situations apparemment différentes. Quand il est totalitaire, il possède les quatre caractéristiques énoncées, et qui sont à l'œuvre de façon très nette à Piteşti.

La dimension traumatique est inhérente à l'arrestation même des détenus, qui pour la plupart étaient accusés d'« activité contre l'ordre social »[11] – délit typique d'un régime communiste, mais sans sens pour eux. Comme les exigences de la société avaient changé, toute forme de protestation était sanctionnée par les nouvelles autorités. Ainsi, la rupture la plus importante se trouve justement, selon Hannah Arendt, par rapport à la tradition elle-même[12]. Par ailleurs, la prison représente une rupture avec la vie libre pour tout reclus. Le début du programme de rééducation a conduit à une nouvelle rupture, avec la vie en prison que les étudiants ont connue auparavant. Pour revenir au trauma, Bacu[13], le premier auteur qui a décrit les faits qui se sont passés à Piteşti, parle de la « stratégie de la surprise »[14] – la rééducation était organisée de telle sorte que les prisonniers ne s'attendaient pas du tout à vivre ce qui leur arrivait. Le trauma et la rupture confèrent au cadre la dimension de la discontinuité[15].

Le deuxième élément, la clôture est illustrée par le projet même qui a eu lieu à Piteşti, et qui a supposé l'isolation des détenus du reste de la population carcérale. Le caractère d'expérimentation invoquée suppose aussi ce cantonnement. D'ailleurs, les auteurs qui ont écrit sur Piteşti, montrent que l'isolement était tel qu'au début, aucune information ne pouvait passer à l'extérieur. Par la suite, quand les étudiants rééduqués ont été envoyés perpétrer la même démarche au Canal Dunăre-Marea Neagră, ou à la prison de Gherla, des rumeurs ont commencé à circuler. Il faut savoir que le Canal était un chantier à ciel ouvert, et qu'à Gherla il y avait des ateliers de travail. Dans les deux situations un certain nombre de personnes en liberté y travaillait et entrait en contact avec les rééduqués. Il semble d'ailleurs, que le procès judiciaire qui a mis fin à l'expérimentation ait été demandé à cause de l'écho dans le reste de la société des excès produits à Piteşti. D'un autre côté, il faut se poser la question du désir du pouvoir de garder totalement le secret. Hannah Arendt pense que les camps servent de laboratoires d'expérimentation pour prouver que tout est possible[16]. A mon sens, l'objectif du pouvoir serait d'obtenir dans le reste de la société les mêmes résultats que là-bas[17]. En somme, le mélange de secret et de rumeurs ne peut qu'entretenir la terreur. L'isolation, par son effet de clôture, accentue le sentiment de solitude, et confère la dimension de fermeture[18] au cadre totalitaire.

La troisième caractéristique est la surveillance généralisée réalisée par la police secrète. Aujourd'hui, presque tous les auteurs qui ont écrit sur Piteşti sont sûrs qu'il s'agit d'une procédure organisée par la fameuse police politique roumaine, la « Securitate », dirigée à l'époque par des agents soviétiques. A l'intérieur de la prison, l'équipe qui organisait la rééducation et la torture était constituée d'étudiants qui venaient d'une autre prison, et qui n'avaient pas tous subi la torture. Mais il ne faut pas se tromper – même si d'habitude l'administration de la prison n'intervenait pas dans les rapports que les étudiants tortionnaires

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

entretenaient avec leurs victimes, quand les dernières arrivaient à s'imposer contre les bourreaux, les mâtons rétablissaient le rapport de force initial[19].

En fait, la particularité même de Piteşti est qu'il fut possible que des personnes qui n'étaient pas favorables au régime communiste se surveillent et se torturent mutuellement. Le système de surveillance mis en place était draconien[20]. Il fonctionnait aussi pendant la nuit, et les rééduqués devaient observer des consignes même quand ils étaient censés dormir. Leurs camarades qui les surveillaient les frappaient quand ils bougeaient par exemple – ils étaient impitoyables car lors de l'arrachage de masques, ils risquaient d'être dénoncés en cas de traitement trop amical. En plus, tortionnaires et victimes vivaient ensemble, isolés dans des groupes de 5 à 15 tout le temps, dans des cellules fermées[21]. De cette façon la surveillance était aussi permanente que difficile à intégrer, car elle était réalisée par d'anciens collègues ou des amis. Or d'habitude, la proximité entre tortionnaires et victimes potentielles diminuent la propension vers la violence des premiers[22].

Le pendant psychologique de la surveillance est le sentiment de persécution[23], qui ne permet pas le répit, le sentiment de confiance ou de tranquillité – dans le cadre totalitaire sa dimension spécifique est l'incertitude[24]. Les détenus et notamment les torturés étaient tout le temps sur le qui-vive. Mais le système de surveillance était doublé par le « système d'avilissement général »[25], par l'humiliation permanente : les victimes n'avaient qu'une minute le matin pour l'hygiène et pour aller aux toilettes – elles étaient contraintes à manger sans utiliser leurs mains, etc.[26] La proximité qui existait entre tortionnaires et victimes avaient des effets extrêmement forts à cause l'absence de toute intimité ou d'espace personnel qui permette un véritable repli sur soi-même.

La quatrième caractéristique indiquée par Hannah Arendt est la terreur, considérée comme l'essence même du gouvernement totalitaire[27]. Dans l'espace fermé de Piteşti elle est très souvent évoquée par tous les auteurs, de façon directe. Bacu signale l'avoir observée d'abord chez des détenus de Piteşti rencontrés dans une autre prison, peu de temps après la fin de l'expérimentation. Son impression était que la terreur existait à la fois sur leurs visages et dans leurs regards[28]. Elle était d'abord générée par la torture physique. Le même auteur affirme que la première fois les victimes étaient battues pendant 3-4 heures, mais parfois on atteignait 9 heures de violence physique ininterrompue. Pour ce qui est de l'importance de la terreur pour la réussite de l'expérimentation, cet auteur est formel : « Quelles que furent ses déclarations, l'étudiant continuait de rester en état de torture, car l'état permanent de terreur physique et morale était la condition indispensable pour que les réflexes conditionnés puissent fonctionner sans erreur même longtemps après que l'étudiant inculpé, devenu à son tour "enquêteur" soit passé par le feu ! »[29] Les trois autres éléments contribuent aussi à entretenir la terreur. La discontinuité avec le passé, par sa dimension traumatique, conduit à la perte de repères et à la sidération. L'isolation, qui impose l'impression de clôture, transmet au prisonnier le sentiment qu'il ne peut compter sur personne de l'extérieur. La surveillance, à travers le sentiment de persécution, l'empêche de se replier pour refaire ses forces. C'est pour cette raison que la terreur s'installe comme émotion qui induit la passivité, le renoncement, la soumission devant la force brute. En somme, le cadre totalitaire suppose la discontinuité, la fermeture, l'incertitude et la terreur. A Piteşti, chacune de ces dimensions était extrême.

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

Dans un tel cadre la terreur est observable, à la fois comme réaction psychologique individuelle et collective. Pour Hannah Arendt, elle constitue le but d'un régime totalitaire, et d'ailleurs, l'atomisation sociale la facilite autant qu'elle en est un des effets. Elle consiste en la fragmentation du corps social en groupements qui n'ont pas de cohésion. Ce même phénomène s'est produit à Piteşti – les détenus qui se connaissaient auparavant, qui avaient des relations amicales et collégiales, sont arrivés à se torturer les uns les autres, toujours à la merci des injonctions des autorités promues par l'administration pénitentiaire. Au niveau individuel, le propre de la terreur est de bloquer la personne, incapable de se confronter avec le danger ou de le fuir. Cette passivation empêche la coopération et l'union pour gagner en force et mieux se défendre contre les périls, en l'occurrence, l'agression physique, la torture, le traitement inhumain. Par là même, il y a un effet sur le lien social unissant au départ les détenus. Ainsi, les effets de la terreur seront discutés à la fois au niveau collectif et individuel.

Lien social et attaque des liens

En psychosociologie, le lien social apparaît à la fois comme un phénomène courant et investi de qualités particulières, mais il serait propre à une approche superficielle, de nature descriptive. Assez souvent, on lui donne de la substance en s'inspirant des travaux de Freud qui ont une ouverture sociale. Dans la masse qu'il a décrite, l'égalité est le facteur déterminant, mais le lien ne serait pas possible sans l'identification commune à une personne ou à un idéal commun[30]. La situation initiale des étudiants à Piteşti peut être comprise dans cette perspective – un nombre important d'individus qui ne se connaissent pas tous directement, mais qui ont des valeurs communes. Le problème c'est que, du point de vue du pouvoir communiste, ces valeurs sont l'ennemi à combattre plus qu'autre chose : « On cherche à ce que les victimes se renient en reniant toutes leurs appartenances (famille, ancêtres, Dieu), à ce qu'elles se délient de toutes leurs attaches… »[31]. L'objectif du dispositif aurait été la rupture des liens, la destruction des symboles et des valeurs collectives. Pour être plus précis, il a été question de remplacer les relations égalitaires que les étudiants avaient entre eux par des relations verticales, hiérarchiques, par le biais de l'arrachage des masques et de la torture.

La vision psychanalytique du lien social

Pour mieux comprendre ce changement, il faut revenir à Freud et à ce que l'on peut dégager comme spécifique pour le lien social. L'idée même de lien suppose en psychanalyse une implication de la libido, au-delà de la version intrapsychique du lien[32]. Mais l'expression de lien social n'appartient pas à la psychanalyse, où il représente une perspective plutôt collective sur la relation d'objet. Or, la relation d'objet suppose l'investissement libidinal. Ainsi, au départ, Freud a montré qu'une partie des tendances homosexuelles latentes s'assemble avec des parties des pulsions du moi, en constituant avec elles les pulsions sociales, et participant « […] à l'amitié, la camaraderie, à l'esprit de corps et à l'amour des humains en général. »[33] Freud établit une sorte de continuum entre relation amoureuse et relation sociale. Ce qui compte davantage c'est que les tendances homosexuelles latentes permettent un lien avec un statut égal entre les

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

partenaires et un manque de finalité érotique. Ultérieurement, Freud a proposé le terme de pulsion sexuelle inhibée quant au but[34] comme la forme d'amour qui a le rôle de lier les individus, sans conduire à l'accouplement, la finalité première de la libido. Néanmoins, il est possible de faire une différence entre des liens plus proches, avec un investissement libidinal plus important, quoique non-accompli, et des liens plus à distance – on pourrait faire ainsi la distinction entre relations interpersonnelles et relations sociales. A Piteşti, on peut invoquer les deux sortes de liens entre les étudiants détenus.

Malgré cette importance de l'amour, la haine et la violence sont aussi impliquées dans la substance du lien social. Ainsi, Freud va invoquer le mythe de la horde primitive et le meurtre du père. Dans la horde[35], le meneur, un mâle fort, excluait ses fils de la satisfaction sexuelle, et profitait seul de toutes les femmes. Pour Freud, le mâle fort tué a acquis le statut de père, les auteurs du meurtre auraient eu le statut de frères. Après le crime, a eu lieu le repas totémique, qui a marqué la consommation « égalitaire » du père, puis ces hommes ont gardé des rapports égalitaires, ce qui aurait conduit à l'interdit du meurtre du frère[36]. Si au départ, il est question d'une alliance qui a comme but le crime, une fois le crime accompli, elle bloque la violence. Il est possible d'avancer qu'à Piteşti ce pacte aurait été rompu. D'après Freud, le pacte suppose le renoncement pulsionnel, typique de la culture[37]. Dans son modèle, les conséquences de l'interdit de tuer le père sont favorables également aux frères complices. On peut invoquer ici comme conséquence l'interdit de faire violence sur les plus faibles. En l'occurrence, il est question plutôt de la limitation de la violence et de l'interdit de s'entretuer. Or à Piteşti, limitation et interdits ne comptaient plus pour ceux qui pratiquaient la torture.

Pour résumer la vision freudienne sur le lien social, il s'agit donc de relations sociales entre plusieurs personnes, qui supposent un certain investissement libidinal, avec renoncement au but direct de la pulsion. L'identification commune à un leader ou à des valeurs communes est très importante. Ainsi, la limitation des tendances égoïstes, donc du narcissisme, se trouve récompensée par l'idée que l'autre est aussi le sujet d'une même opération. Si la haine est présente dans la relation d'objet, la participation à la masse renforce le sentiment d'être semblable : « Le sentiment social repose ainsi sur le retournement d'un sentiment hostile en une liaison à tonalité positive, de la nature d'une identification. Pour autant que jusqu'à présent nous puissions percer à jour ce déroulement, ce retournement semble s'accomplir sous l'influence d'une commune liaison de tendresse à une personne située hors de la masse. »[38] Le sentiment hostile renvoie au pacte des frères qui ont tué le père de la horde primitive. La masse n'est qu'une version de la horde. La personne située hors de la masse est bien sûr le meneur, qui joue aussi le rôle du père. Il se peut que le meneur n'ait pas d'existence réelle, situation dans laquelle le liant qu'est l'identification n'est pas manifeste. Il faut souligner aussi le retournement de l'hostilité en lien positif, grâce à l'identification.

A Piteşti l'identification commune qui avait structuré les étudiants était attaquée, ainsi que leurs idéaux communs. L'équilibre entre composantes libidinales et agressives était délité, le narcissisme personnel ne trouvait plus

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

d'étayage auprès des pairs. Le cadre totalitaire de cette prison, en discontinuité avec la société, avec sa fermeture étanche et son système de surveillance draconien, générait suffisamment de terreur pour défaire les anciens liens et pour proposer un nouveau type de lien, à travers notamment la personne du leader des tortionnaires, le fameux Ţurcanu.

Leader totalitaire et masochisme

Chez Freud, les composants de la masse se retrouvent à travers la figure du meneur[39]. C'est lui qui est, d'une certaine façon, l'aune de l'égalité entre les individus unis par le lien social. Cette égalité existait au départ parmi les étudiants emprisonnés à Piteşti, mais le projet de rééducation a conduit à son anéantissement. Ainsi, à Piteşti, il est question d'une autre sorte de meneur, incarné par le fameux Ţurcanu. Etudiant au départ, il a fait partie de la minorité qui a torturé sans passer par le statut de supplicié. Il aurait aussi joué un rôle important dans l'organisation de la procédure utilisée à Piteşti, mais de toute façon, il était le responsable directe de son application. La durée et la nature des souffrances, le parcours individuel de chaque prisonnier étaient à sa merci.

Dans cette perspective, Ţurcanu avait des droits de vie et de mort sur les victimes, et même si à Piteşti, à partir d'un moment donné, on prenait des mesures sérieuses pour empêcher les tentatives de suicide, environ 15 personnes seraient mortes à cause de la torture[40]. Probablement Ţurcanu n'est pas le seul qui a tué, d'ailleurs il n'était pas un simple tueur. Son statut de chef dans le cadre totalitaire ne suppose pas simplement le droit de tuer, mais le droit de contrôler intégralement l'existence de tous les prisonniers dont il était responsable. Dans un roman qui propose un récit du phénomène Piteşti, on lui attribue la phrase : « tu mourras quand je voudrai »[41]. C'est ce genre de détail qui montre qu'il était quasiment tout-puissant à l'égard des suppliciés. Raison suffisante pour qu'il devienne une personne très importante pour eux, même un modèle. On pourrait invoquer dans ce contexte l'identification à l'agresseur, qui est un mécanisme de défense assez courant. Bettelheim l'a signalé chez les prisonniers des camps de concentration nazis[42], mais ils n'étaient pas censés jouer un rôle de tortionnaire. Or dans les conditions de Piteşti, il s'agit d'un mouvement plus complexe – dépourvu de tout pouvoir, y compris de celui de se défendre, le supplicié est contraint à torturer à son tour et de faire partie de la hiérarchie même qui l'a écrasé. Ce qui est fortement sollicité, c'est le masochisme, notamment à cause de la torture. Le détenu n'avait aucune possibilité de l'éviter, car la torture était systématique, et ainsi il était contraint d'arriver à une sorte d'érotisation de la souffrance. Il est question de tirer un certain profit d'une situation déplaisante, ou d'une prime de plaisir moyennant la douleur, mais qui compte aussi pour une forme d'excitation du corps. A ajouter la relation proche avec le tortionnaire, qui de par ses pouvoirs à octroyer cette forme de traitement acquiert le rôle d'un personnage puissant, important, possible modèle d'identification.

Problématique du masochisme

Le masochisme a été décrit comme forme d'érotisme avant la psychanalyse. Freud a dégagé deux autres formes, le masochisme moral et féminin, et a montré

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

son rôle dans la vie psychique profonde. Le masochisme permet notamment l'alliage des pulsions de vie et des pulsions de mort. Freud concevait la pulsion de mort comme s'exprimant d'emblée par un sadisme originaire identique au masochisme. Ce masochisme, lui-même originaire, serait « un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle se produisit cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et de l'Eros »[43]. L'alliage qui est particulièrement important pour la vie c'est le masochisme moral. La raison en est qu'il descend de la pulsion de mort, et plus précisément, « il correspond à la part de celle-ci qui a échappé au retournement vers l'extérieur comme pulsion de destruction »[44]. Donc, le masochisme serait une sorte de domptage de la pulsion de mort. Freud avait avancé que le principe de plaisir est le gardien de la vie, mais on peut constater que sa théorisation installe plutôt le masochisme dans cette position, que B. Rosenberg a largement soulignée. Cet auteur montre que le masochisme est aussi gardien de la vie psychique, car il garantit la temporalité et la continuité psychique, en assurant la continuité de l'excitation, et en empêchant la décharge immédiate ; ainsi il évite la rupture dans la vie psychique, et permet que la vie fantasmatique soit possible[45].

Dans cette perspective, l'érotisation de la souffrance semble, dans le cadre totalitaire de Piteşti, la solution de survie, pas seulement biologique, mais aussi psychique. Avant de provoquer la mort, la torture semble pouvoir conduire vers la désorganisation psychique. Plusieurs témoignages insistent que regarder la torture de l'autre provoquait à Piteşti plus de souffrance chez les détenus contraints à assister à ce spectacle qu'au supplicié. L'identification à la victime est très importante dans cette situation, mais on peut avancer que le problème est justement qu'il s'agit d'être confronté à une forme de châtiment sans en éprouver la souffrance et la douleur dans sa chair. Celui qui regarde a moins de bénéfices que le supplicié. Il n'empêche que dans les conditions extrêmes de Piteşti, le masochisme n'était pas non plus une protection suffisante pour l'évitement de l'effondrement psychique.

L'approche individuelle

Dans une perspective clinique, on peut avancer que l'attaque des liens conduit à un effondrement des défenses psychologiques collectives. Car toute organisation suppose des systèmes de défenses[46] face à l'angoisse qui lui est inhérente. La transformation des victimes en bourreaux peut sembler un jeu maléfique, mais en fait c'est une démarche qui détruit le sentiment d'appartenance à un même groupe, à une communauté ou à un peuple. Quand les défenses collectives sont anéanties, les défenses individuelles subissent forcément une pression plus importante.

Dans les témoignages des détenus, il est question du sentiment d'abandon, de l'impression qu'on lisait leurs pensées, qu'ils n'avaient plus de possibilité de cacher leurs pensées[47]. Même la notion du temps semble déformée, en tous cas pendant l'arrachage des masques : « Nous avons vécu un mois qui a duré un siècle. »[48] Qui plus est, les collègues qui les torturent leur semblent pareils à des robots[49], ou agissant par des réflexes conditionnés[50]. Il doit y avoir, forcément, un certain rapport entre cette impression d'intériorité poreuse, de manque d'enveloppes, d'un côté, et le comportement désincarné, presque automatique, du côté des

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

bourreaux – à rappeler que ces derniers avaient déjà traversé la situation des premiers. La faillite des défenses laissait l'angoisse engendrée par la torture sans possibilité de métabolisation, d'où son intensité qui conduit au blocage typique de la terreur. En même temps, la faillite des défenses et l'état d'effondrement psychique évoqués par certains auteurs seraient une condition essentielle de la réussite de la transformation souhaitée par le régime communiste.

Le masochisme réalise non seulement un dernier retranchement contre l'effondrement, il conduit aussi à un nouveau lien avec le tortionnaire, avec le meneur totalitaire. Pendant l'expérimentation Piteşti, beaucoup des détenus avaient l'impression de vivre le calvaire de Jésus-Christ[51]. Avant d'être emprisonnés, beaucoup de ces jeunes Roumains n'étaient pas de vrais croyants orthodoxes, mais cet événement terrible les aurait rapprochés de Dieu – or l'importance de la souffrance, du sacrifice dans le christianisme ne laisse pas de doute – c'est à cause de la contrainte au masochisme que les détenus ont retrouvé la figure de Jésus-Christ comme nouveau modèle d'identification et idéal commun. D'ailleurs, après la fin de la procédure – ce qui suppose avoir passé par le statut de tortionnaire –, beaucoup se sont reconstruits par la même identification à l'image du Christ. D'une certaine façon, l'image du Christ exclue la torture de l'autre, sauf si l'on accepte qu'elle ait été imposée comme une forme paradoxale de supplice !

La torture de l'autre comme exutoire

Le niveau élevé de l'angoisse des prisonniers va de pair avec l'état de désorganisation mentale, d'effondrement, d'absurde de la situation. La scène psychique interne devient similaire à la scène collective externe, où s'imposent des corps en souffrance, qui saignaient, blessés profondément, sans défense. De cette façon, on peut comprendre que progressivement, les torturés acceptent des supplices plus durs, plus blessants narcissiquement, qu'ils acceptent d'accuser de méfaits imaginaires les êtres les plus chers, qu'ils arrivent à renoncer aux valeurs les plus importantes. Le chemin de l'arrachage des masques est de plus en plus difficile à supporter, et le comble semble le changement de camp, la torture du meilleur ami. Dénoncer des amis restés à l'extérieur, accuser sa famille de délits imaginaires, ce sont des façons d'utiliser la parole ou l'écriture d'une manière inhabituelle. Mais elles permettaient quand même des défenses, des façons de s'excuser, car les accusés, les dénoncés se trouvaient loin, et en principe ils étaient toujours innocents. La difficulté la plus importante semble à juste titre la dernière étape, la torture du meilleur ami.

Cette difficulté tient d'abord, comme il a été montré, à la proximité, à la présence dans la même situation définie comme totalitaire. Mais cette difficulté est largement symbolique : l'ami, le collègue représente sa propre famille, des valeurs en train de disparaître, des liens en train d'être déchirés. Une confrontation en face-à-face se posait, confrontation qui demandait dans la plupart des cas de longues périodes de torture subie pour pouvoir agir, pour trouver les ressources afin d'arriver à frapper ceux qui étaient ses semblables. On peut supposer l'angoisse, mais dans la situation de Piteşti c'était le seul exutoire, la seule voie de défoulement possible.

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

A Piteşti, la souffrance, la disqualification, l'humiliation ne pouvaient pas être dirigées contre les tortionnaires, véritables ou non, leur pouvoir était toujours écrasant. Même si une partie des tortionnaires était du même camp, ils représentaient le nouveau monde. En plus, les victimes n'avaient pas le droit de s'exprimer qu'avec l'accord de ces tortionnaires. Ainsi ils étaient contraints à se défouler sur les victimes, leurs amis et collègues – par là même, ils pouvaient exprimer leur haine contre leurs tortionnaires, avec un déplacement assez important. A son tour, le masochisme se transforme en sadisme. Même dans cette situation la contrainte était forte, car toute simulation, tout signe de faiblesse, ou de sympathie avec les victimes pouvaient conduire au retournement de la situation : le nouveau tortionnaire redevenait victime. D'ailleurs le statut de tortionnaire n'était jamais assuré. Bacu précise que tout détenu participait à des procédures de torture, mais seulement environ 50-60 sur 1000 la pratiquèrent couramment[52]. Le seul tortionnaire qui ne risquait rien était Ţurcanu – il était le leader totalitaire – même si par la suite, il est devenu le bouc émissaire de l'affaire.

Malgré toutes ces limites et les évolutions ultérieures, la nature initiale des liens entre les étudiants avait changé, ils n'étaient plus des pairs, unis par un même statut, mais des composants d'une hiérarchie dont le principe était celui de la soumission au plus fort et l'abus du plus faible. Le cadre totalitaire mettait une telle pression sur les détenus que pour la diminuer, ils étaient contraints à accepter la seule issue permise par leurs bourreaux – la torture de l'autre. Mais cette issue changeait radicalement la relation avec lui, ainsi que les rapports avec tous les pairs. En fait, c'est notamment ce dernier moment qui rompt le lien social traditionnel.

La double nature du lien

La double nature de la terreur, sociale et psychologique fait que le destin des prisonniers à Piteşti se jouait aussi dans le cadre de ces deux dimensions. La torture, la cassure des liens conduisaient à la libération de la haine, mais l'impossibilité de l'exprimer dans le cadre totalitaire contribuait à l'évolution vers un état d'effondrement. Ainsi le détenu n'avait qu'un recours, accepter de torturer son meilleur ami, avec toute la charge de culpabilité possible. Sa haine était exprimée, mais un autre type de lien était ainsi mis en place. La haine n'est plus refoulée, seulement déplacée sur les relations avec les plus faibles et les moins importants, jamais dans la relation avec les supérieurs hiérarchiques, qui devaient être aimés. Du coup, il y a un double fonctionnement psychologique de la personne, qui devient tendre avec ses tortionnaires, et agressif avec ses suppliciés. Le lien social est lui-même double, pris dans l'importance de la hiérarchie, la distinction entre relation interpersonnelle et sociale perd de sa pertinence : l'amour doit être adressé aux supérieurs, pas aux proches, la haine à ceux qui sont plus faibles, pas aux ennemis.

Par rapport au modèle freudien du pacte des frères, qui conduit à des relations égalitaires, il faut souligner que ce type de pacte imposé à Piteşti suppose la hiérarchie. L'identification à l'agresseur peut être considérée comme une dimension de la horde primitive freudienne – au départ l'agresseur était le

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

père à abattre. Mais elle n'explique pas la hiérarchie dans les liens sociaux, qui est générée à Piteşti. En fait, on assiste à un changement des liens dans le cadre totalitaire. Il est question du remplacement des relations égalitaires par des relations hiérarchisées. La limitation de la violence reste importante, mais s'agit-il d'un idéal commun ou d'une identification commune ?

Pour comprendre les relations verticales en contexte totalitaire, il faut prendre en compte la dimension de la toute-puissance. Elle caractérise la pensée archaïque, à la fois dans le développement personnel et de l'espèce humaine. Il se trouve qu'elle soit particulièrement importante dans un régime totalitaire[53]. Incarnée par le meneur totalitaire, elle suppose un appareil compliqué du pouvoir. Seul le meneur de la hiérarchie peut invoquer un vrai surcroît de pouvoir. A Piteşti, Ţurcanu était un chaînon important dans la hiérarchie de la prison, mais dans les yeux des prisonniers qu'il suppliciait, il représentait tout seul le pouvoir carcéral et même le nouveau pouvoir politique du pays. Mais, quand la victime arrivait à jouer un rôle de tortionnaire, l'identification à Ţurcanu ne pouvait pas aller trop loin, car cette position n'était pas sûre – seule l'impression d'une certaine participation à la toute-puissance était possible. D'ailleurs, Ţurcanu même, tout-puissant dans la chambre de torture, est devenu finalement le bouc émissaire de l'affaire Piteşti. Sa toute-puissance n'était pas possible par rapport au pouvoir communiste qui l'a utilisé comme un instrument de ses desseins.

Le sentiment de toute-puissance a aussi un caractère paradoxal, il suppose l'autre sinon un groupe comme appui, mais exclut le partage, comme le montre l'hypothèse de la position totalitaire dans le développement du narcissisme précoce[54]. Les relations égalitaires ne véhiculent pas ce sentiment, car l'union des pairs génère un pouvoir partagé, et non pas de la toute-puissance. Elle permet aussi une certaine expression de la haine, incluse dans le lien social, selon Freud. La rupture de ce lien traditionnel conduit à une libération importante de haine, alors qu'à Piteşti, la torture bloquait totalement son expression à l'extérieur de la personne. La toute-puissance illusoire suppose la haine de l'autre, qui ne peut être que déchu et faible – par contraste, le meneur totalitaire voit son importance s'accroître, dépasser toutes les limites[55].

Conclusion

En somme, le dispositif de Piteşti a réalisé notamment un cadre totalitaire extrême qui a permis l'expérimentation d'un double changement chez les détenus. D'abord, un changement de leurs liens, d'égalitaires en hiérarchiques, dans un contexte qui impose l'érotisation de la souffrance ; deuxièmement, un changement interne, de leur personnalité, qui est devenue assujettie au pouvoir, par le biais du masochisme. La transformation des liens a été obtenue aussi, par la suite, dans le reste de la société, alors que le changement de personnalité a été moins important. Le lien social a donc une certaine extériorité, mais comme on a pu le voir, il implique aussi la personnalité profonde, ce qui montre que le changement du lien est une condition importante du changement de la personne.

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

Bibliographie

Hannah Arendt, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, 182 p.

Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil, 1995, 315 p.

Dumitru Bacu, *Pitești. Centru de reeducare studențească*, Madrid, Graficas Benzal, Colecția Dacoromania, 1963, 201 pages.

Bruno Bettelheim, *Survivre*, Paris, Robert Laffont, 1979, 498 p.

Radu Clit, *Cadre totalitaire et fonctionnement narcissique. Effets psychiques collectif et individuels du pouvoir d'état communiste est-européen*, Paris, L'Harmattan, 2001, 311 p.

Radu Clit, « La terreur comme „passivation" » dans *Topique*, 2002, p. 141-154.

Michèle-Irène De Launay, (1995) – *Préface*, à Arendt, H., *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990.

Grégoire Dumitresco, (1978) *L'holocauste des âmes*, Paris, Librairie roumaine antitotalitaire, 1997, 262 p.

Sigmund Freud, (1911c [1910]) « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa » (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique, *Œuvres complètes de Freud. Psychologie (OCF.P)*, tome X, Paris, PUF, 1993, p. 79-164.

Sigmund Freud, (1912-13a) *Totem et tabou*, *OCF.P*, XI, Paris, PUF, 1998, p. 189-385.

Sigmund Freud, (1915b) *Actuelles sur la mort et la guerre*, *OCF.P*, XIII, Paris, PUF, 1994, p. 127-157.

Sigmund Freud, (1921c) *Psychologie des masses et analyse du moi*, *OCF.P*, XVI, Paris, PUF, 1991 p. 1-83.

Sigmund Freud, (1924c) *Le problème économique du masochisme*, *OCF.P*, XVII, 1992, pp. 10-23.

Sigmund Freud, (1930a [1929]) *Le malaise dans la culture*, *OCF.P*, XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 245-333.

Paul Goma, *Les chiens de mort, ou La passion selon Pitești*, Paris, Hachette, 1981, 297 p.

Virgil Ierunca, *Pitești, laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, Paris, Editions Michalon, 1996, 152 p.

Gérard Labounoux, *Malaise dans l'organisation : le pouvoir imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 1997, 314 p.

Jean Laplanche, Jean-Bertrand Pontalis, (1967) *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige/PUF, 2002, 523 p.

Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité. Un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, 271 pages.

Benno Rosenberg, *Le moi et son angoisse. Entre pulsion de vie et pulsion de mort*, Paris, PUF, 1997, 187 p.

Iréna Talaban, *Terreur communiste et résistance culturelle. Les arracheurs de masques*, Paris, PUF, 1999, 294 p.

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

Notes

[1] Ierunca, V. (1996).
[2] *Ibidem*
[3] Talaban, I. (1999).
[4] C'est le nom de la police secrète politique en Roumanie.
[5] Arendt, H. (1995).
[6] De Launay, M.-I. (1995).
[7] Clit, R. (2001).
[8] *Ibidem*
[9] Arendt, H. (1995).
[10] Clit, R. (2002).
[11] Bacu, D. (1963).
[12] Arendt, H., *op. cit.* (1990).
[13] A signaler qu'en général, les auteurs qui ont écrit sur Piteşti sont des anciens détenus politiques qui n'ont pas directement connu la prison en question – mais ils ont entendus des vrais survivants, en difficulté d'écrire, à cause de leur participation à la torture.
[14] Bacu, D., *op. cit.*
[15] Clit, R. (2001).
[16] Arendt, H. (1995).
[17] Clit, R. (2001).
[18] *Ibidem*
[19] Bacu, D., *op. cit.*
[20] Ierunca, V., *op. cit.*
[21] Bacu, D., *op. cit.*
[22] Milgram, S. (1974).
[23] Clit, R. (2001).
[24] *Ibidem*
[25] Ierunca, V., *op. cit.*
[26] Bacu, D., *op. cit.*
[27] Arendt, H. (1990).
[28] *Ibidem.*
[29] Bacu, D., *op. cit.* (Dans ma traduction du roumain).
[30] Freud, S. (1921c).
[31] Talaban, I., *op. cit.*
[32] Chez Freud la notion de lien suppose des rapports associatifs entre des contenus psychiques, et a été proposée par rapport au rêve.
[33] Freud, S. (1911c).
[34] Freud, S. (1930a).
[35] Freud considérait la horde primitive comme un « mythe scientifique », une sorte de modèle explicatif, sans réalité historique avérée.
[36] Freud, S. (1912-13a).
[37] Freud, S. (1915b).
[38] *Ibidem*
[39] Freud, S. (1921c).
[40] *Ibidem*. Il est question de 15 morts sur un total de plus de mille prisonniers qui ont subi la rééducation à Piteşti.
[41] Goma, P. (1981).
[42] Bettelheim, B. (1979).
[43] Freud, S. (1924c).
[44] *Ibidem*, p. 23.
[45] Rosenberg, B. (1997).
[46] Labounoux, G. (1997).
[47] Talaban, I., *op. cit.*

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)

[48] Dumitresco, G. (1978).
[49] *Ibidem*
[50] Bacu, D., *op. cit.*
[51] Talaban, I., *op. cit.*
[52] Bacu, D., *op. cit.*
[53] Clit, R. (2001).
[54] Clit, R. (2001).
[55] Les régimes totalitaires ont désigné des catégories d'individus placés dans cette position d'infériorité sociale (les Juifs dans la version nazie, les bourgeois dans la version communiste).

BDD-A2273 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:12 UTC)